



ILS ONT RETROUVÉ DU TRAVAIL LES RESCAPÉS DE MAULÉON

Et si, au lieu de donner des allocations aux chômeurs, on les embauchait pour effectuer des petits travaux non réalisés sur un territoire? Au mois de décembre 2016, l'Assemblée nationale a voté une loi validant les expérimentations de ce type. Depuis le mois de janvier 2017, neuf territoires pilotes se sont lancés dans l'aventure, accompagnés par plusieurs associations¹. Nous nous sommes rendus dans l'un d'eux, à Mauléon (Deux-Sèvres), à la rencontre de Sébastien, Sylvie ou encore Magalie, qui ont retrouvé non seulement un travail, mais une dignité et une place dans la société.

par Antoine Morlighem



Il y a deux ans, j'avais rencontré Patrick Valentin d'ATD Quart-Monde, qui m'avait intrigué par l'intitulé du projet dont il se faisait le porte-voix : « Territoires zéro chômeur de longue durée ».

Nouvelle approche

Partant du principe qu'une personne sans emploi coûte chaque année 18000 € à la collectivité (allocations, CMU, etc.), il s'agissait de réallouer cette somme, non plus en compensation, mais en salaire. Concrètement :

- le chômeur est employé au SMIC et en CDI, sans aucune sélection, par une entreprise dite « paradoxale » ou à but d'emploi (EBE),

- en contrepartie de ce salaire, il effectue des tâches qui ne sont pas réalisées sur un territoire, soit parce que trop peu rentables pour une entreprise marchande, ou trop onéreuses pour la collectivité.

La réallocation des aides en salaire, à laquelle s'ajoute le chiffre d'affaires généré par les salariés, doivent mener à l'équilibre financier du dispositif.

La preuve par l'exemple

« Intéressant sur le papier », m'étais-je dit à l'époque, tout en restant réservé quant à la mise en œuvre. Lorsque j'ai appris que des expérimentations étaient lancées, j'ai sauté dans un train pour en savoir plus. Direction Mauléon.

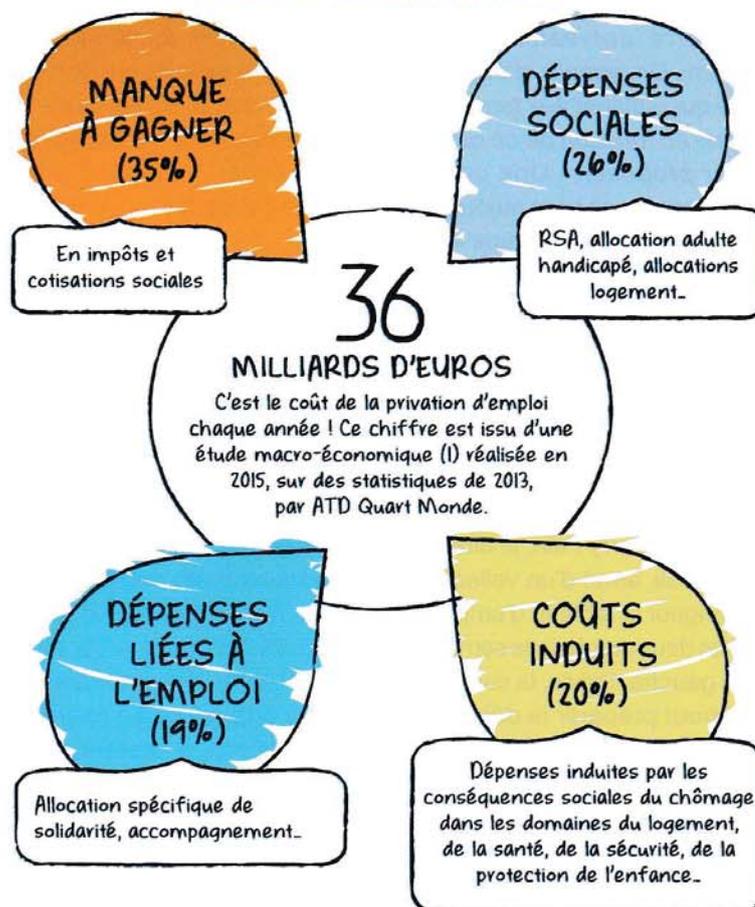
Sébastien

Arrivé en gare de Cholet, un homme

m'attend dans le hall, appuyé sur une canne d'une main, et tenant dans l'autre une feuille de papier avec mon nom. Nous nous saluons et nous dirigeons vers sa voiture pour rejoindre Mauléon, à une vingtaine de minutes de là. Sébastien est en charge de la communication de l'Entreprise solidaire d'initiatives et d'actions du Mauléonais (Esiam), créée pour mener à bien l'expérience. Chemin faisant, je lui demande comment il a rejoint cette initiative.

Sébastien était surveillant spécialisé, en charge de l'accompagnement de personnes handicapées. Quand il s'est lui-même retrouvé handicapé après un accident, il a perdu son emploi. Six ans de chômage et de galère ont suivi. « J'étais près de perdre mon logement, de lâcher prise », me confie-t-il. L'Esiam a été comme une bouée de sauvetage... qu'il a lui-même contribué à fabriquer puisqu'il s'est investi dans le projet dès le début, en 2015.

LE COÛT DE CHÔMAGE





--- Polyvalence

L'Esiam se développe sur de nombreux secteurs :

- lingerie, pour des gîtes que le pressing local ne peut traiter,
- aide à la personne,
- jardinage,
- couture,
- visites touristiques,
- tri des déchets...

« Il faut être polyvalent, admet Sébastien. On essaie d'avoir des activités qui plaisent aux gens, mais c'est aussi en fonction de ce que l'on peut leur proposer. » Une quarantaine de personnes sont aujourd'hui salariées à l'Esiam. Pour une entreprise créée il y a seulement 6 mois, le développement est « startupesque ».

Ruche

Nous arrivons dans les locaux de l'Esiam, une ancienne usine à chaussures que la mairie met à disposition pour un prix abordable.

- À l'entrée, Thierry Pain, le directeur de l'entreprise, armé d'un Velleda, regarde songeur le tableau d'emploi du temps des deux prochaines semaines.
- Sur la gauche, Sylvie, la cuisinière, s'active pour préparer le déjeuner.
- À droite, Céline, en charge des espaces verts, et Magalie, responsable de la partie menuiserie, travaillent à leur bureau.

Nous passons à l'étage où nous croisons Emma, qui s'occupe des services à la personne, Claire, responsable de la partie couture et de la gestion du personnel, Véronique qui fait du repassage pour les gîtes, ou encore Laurie qui développe actuellement un projet de camping. Dans les pièces voisines, des ouvrières travaillent sur des prototypes de couture. Enfin, au dernier étage, on trouve une salle de réunion et la laverie. Des draps, épinglés sur des fils, sèchent au vent. « C'est notre sèche-linge écolo », s'amuse Sébastien. « On fait avec les moyens du bord. »

Fait divers

De retour en bas, un groupe attend sur la terrasse que Sylvie les appelle pour le déjeuner. On parle des nouvelles du jour. Des jeunes ont dégradé la salle Pierre-Martin en jetant des pots de peinture sur les murs. On raconte que les gendarmes ont relevé des empreintes de chaussures, avant qu'on ne leur fasse remarquer que c'était probablement les leurs. « Ça va faire du boulot pour les employés », philosophe Sébastien. La mairie a alloué 25 000 euros à l'Esiam pour effectuer ce type de menus travaux, mais ceux-ci se multipliant, l'enveloppe commence à fondre.

Pierrick

Sylvie nous appelle pour le déjeuner. Il faut se dépêcher avant le 2^e service pour les gens de Pipriac, un autre territoire d'expérimentation, en visite aujourd'hui. Au menu : tomate farcie et riz.

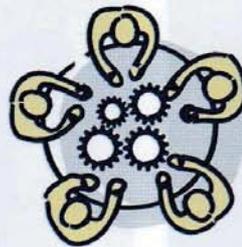
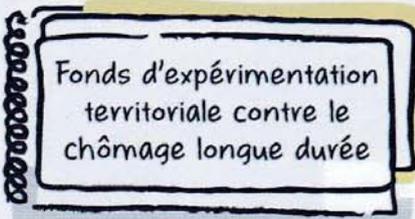
Je m'assois à côté de Pierrick, la quarantaine, qui travaille à mi-temps au service comptabilité. « *Décisions durables ? C'est une bonne nouvelle pour nous alors !* », me dit-il. Pierrick était auparavant chauffeur-routier. Un métier qu'il a arrêté quand il a eu des enfants, pour être plus présent auprès d'eux et par peur d'un accident. « *C'est finalement ma femme qui a eu un accident et qui m'a laissé avec nos deux petites.* » Après un passage dans la logistique, il s'est retrouvé au chômage. « *J'ai failli sombrer dans l'alcool* », me confie-t-il. Ici, il revit en mettant à profit son BEP en comptabilité. « *J'aime les chiffres. Ça va droit au but. La parole embrouille, mais les chiffres sont toujours francs. Je me réfugie là-dedans.* » Il apprécie notamment la souplesse de ses horaires qui lui permet de moduler son emploi du temps, soit pour gagner un peu plus, soit pour s'occuper de ses enfants. Sylvie (que tout le monde appelle Sisi) vient nous proposer des glaces et Pierrick se fait engueuler parce qu'il lui fait répéter les parfums proposés.

L'ORGANISATION



Autorise l'expérimentation

Habilite, accompagne, contrôle



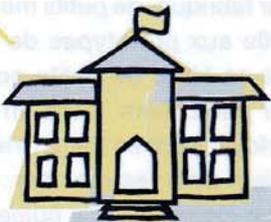
Comité de pilotage local

Anime, précise les objectifs, contrôle et soutient, s'assure de la non-concurrence et de l'exhaustivité territoriale.

Comité de vigilance citoyen



Cofinance, conventionne



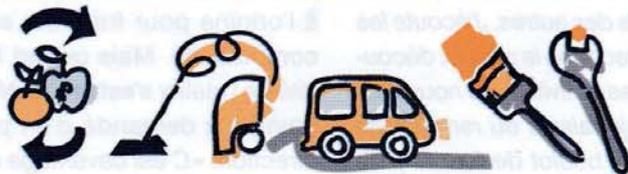
Collectivités territoriales

Conseils régionaux,
Conseils départementaux,
Structures intercommunales,
Communes



Entreprises à but d'emploi (EBE)

Recensent les compétences disponibles, identifient les besoins non satisfaits



Recrutent en CDI, à temps choisi, les personnes privées d'emploi qui sont volontaires





Magalie



Philippe



Sylvie

--- «Sylvie est très gentille hors de sa cuisine, mais ici, il faut filer droit», me glisse-t-il à l'oreille en riant.

Laurent

Tout le monde se retrouve à l'ombre de la terrasse pour le café. Laurent, 36 ans, est salarié depuis le 12 juin. «*Qu'est-ce que je fais ici? Tout! Non seulement j'ai des compétences, mais en plus de cela j'apprends des autres. J'écoute les anciens. Cela redonne la pêche: découvrir de nouvelles activités, de nouvelles têtes... Avant je faisais du ramassage de volailles. Un boulot de fou. Et puis j'ai fait beaucoup d'usines, notamment à Heuliez, un peu de restauration... Ici, je suis complètement stimulé et cela me fait du bien. D'ailleurs je vais me remettre au sport. À 36 ans, j'ai encore envie et je sens que je peux.*» Laurent est également en train de passer son permis. En attendant, il se débrouille en faisant du covoiturage.

Magalie

Sébastien m'emmène voir l'atelier de

menuiserie de l'Esiam, en cours d'installation à quelques minutes, avec Magalie. Cette dernière est en charge de ce site destiné à devenir l'une des plus grosses activités de l'entreprise. Malgré une formation dans ce domaine, Magalie avait fini par faire une croix dessus. Victime d'un accident qui l'empêche certains jours de marcher, elle avait postulé à l'origine pour travailler au service comptabilité. Mais quand l'opportunité de l'atelier s'est présentée, Thierry Pain lui a demandé d'en prendre la direction. «*C'est davantage un rôle de management et d'encadrement des équipes, mais cela me permet aussi de dessiner, d'imaginer des objets*», se réjouit-elle. «*Je suis très heureuse.*»

Menuiserie...

Dans le grand atelier qui jouxte un magasin de meubles, l'emplacement des différents postes de travail est marqué au sol, mais ces derniers restent encore à installer. Seule l'activité «*palettes*» est pour l'heure

lancée: l'Esiam en récupère et les redimensionne pour une entreprise locale. Elle se sert également du surplus pour fabriquer de petits meubles et travaille aux prototypes de composteurs en kit et de petits poulaillers pour particuliers. Dans un coin, des employés sont en train d'installer des casiers pour les ouvriers. «*Une entreprise locale nous a également demandé de concevoir de grands bacs pour déménager leur matériel informatique*», m'explique Magalie en m'en montrant une première ébauche. «*Mais en ce moment, le gros du travail consiste à mettre en place les fiches techniques, les règles de sécurité et la méthodologie pour que l'atelier puisse tourner à plein régime.*»

...et autres activités

L'atelier accueillera également:

→ l'activité de tri: tous les trois mois l'entreprise reçoit un container plein à craquer des chutes textile d'une entreprise locale qui fabrique des chemises haut de gamme. Les employés

doivent alors démêler tissus (qui serviront à l'activité couture), plastiques et papiers pour les envoyer à l'usine de traitement appropriée. Auparavant, tous ces déchets étaient enfouis ;

→ le stockage des outils de jardinage,
→ et peut-être bientôt une unité de recyclage de fenêtre en PVC, à la demande d'une entreprise.

De l'autre côté de la route, un petit bâtiment devrait bientôt accueillir les activités de lingerie.

Grève du chômage

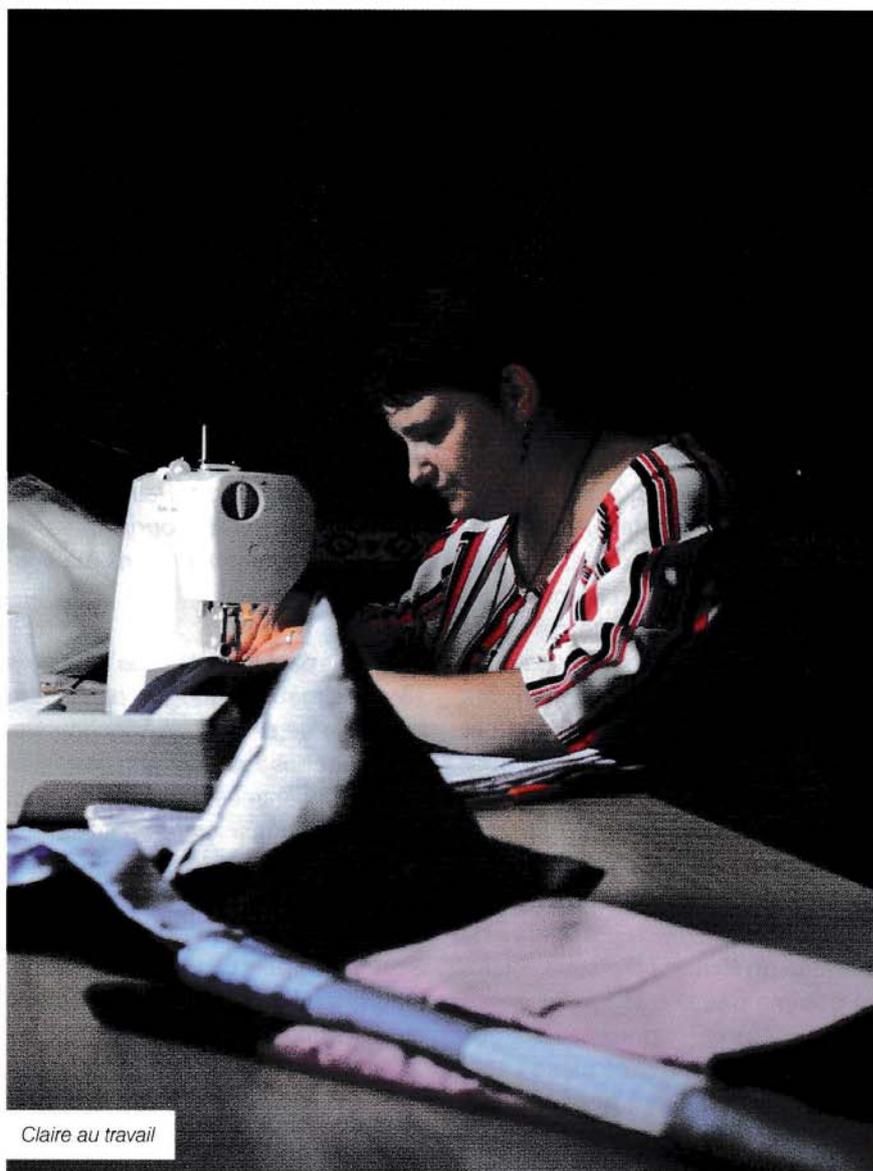
Sur le chemin du retour, je demande à Sébastien comment l'Esiam est accueillie dans le territoire. «*Les gens sont plutôt bienveillants dans l'ensemble. Certains sont plus réticents, mais c'est soit par méconnaissance, soit, pour certains commerçants, par peur qu'on leur prenne du travail. Et puis il y a ceux qui voient les chômeurs comme des fainéants, heureux de leur condition et dont il n'y aura jamais rien à tirer. Il y a beaucoup d'a priori, de stigmatisation.*» En 2015, Sébastien avait participé à l'organisation d'une opération baptisée «*la grève du chômage*», censée montrer que les chômeurs étaient non seulement capables, mais aussi prêts à faire plein de choses. «*Le journal du coin avait titré : ils font la grève de l'emploi !*», se souvient-il en riant. «*Alors bien sûr, cela a fait scandale. C'est assez symptomatique du préjugé qui pèse sur les chômeurs.*»

Sylvie

De retour à l'Esiam, je m'assois avec Sylvie dans l'obscurité de sa cuisine aux volets fermés pour parer à la chaleur caniculaire de cette journée d'été. Sylvie est déjà une petite célébrité

locale, à en juger par la une du journal local affiché sur une porte, où elle apparaît en train de servir un repas. Sylvie était assistante maternelle jusqu'à ce qu'une opération ne l'oblige à arrêter. «*Quand je me suis inscrite au chômage on m'a dit : Madame, qu'est-ce qu'on va faire de vous ? On m'a proposé de prendre une préretraite. Mais je pouvais*

encore faire plein de choses ! J'ai suivi toutes les réunions préparatoires à la construction de l'Esiam, et j'ai commencé comme bénévole, avant de signer mon contrat le 1^{er} février. Depuis que je suis là, je suis une autre femme. Je sers à quelque chose, même si ce n'était pas l'avis de Pôle Emploi. Ici, ils m'appellent leur deuxième maman.»



Claire au travail

Claire

À l'étage je retrouve Claire, en train de coller des petites pochettes en tissu avec un fer à repasser. Elle aussi s'est retrouvée en situation de handicap après un accouchement très difficile. Elle ne pouvait plus porter de charge, elle qui travaillait avec les personnes en situation de handicap. Elle vit aujourd'hui de sa passion qui est devenue son métier : la couture. Le petit atelier qu'elle dirige fabrique pêle-mêle : des fanions, étuis à lunettes, paniers, sacs, cousins, porte-tablettes, porte-clés, jeux de dominos en tissu... Parfois, ils répondent aussi à des demandes locales : « Des maraîchers nous ont demandé si on pouvait leur fabriquer des sacs assez résistants pour stocker leurs féculés de maïs. » Comme les couturières ne travaillent qu'avec des chutes, chaque pièce est unique ou produite en toute petite série. Claire ne compte pas son temps et passe ses journées et, parfois, ses soirées à imaginer de nouvelles pièces. Elle espère pouvoir bientôt vendre ses créations sur Internet et sur les marchés de la région.

Vacantes vacances

Il est 16h30. Thierry Pain interrompt notre entretien pour annoncer à Claire qu'il a renvoyé les couturières chez elles car la chaleur devenait insupportable dans les bureaux. Les locaux se vident peu à peu et je retrouve Sébastien pour qu'il me raccompagne à la gare. Je lui demande s'il va prendre des vacances. « Oui, j'ai trois semaines, mais ça va être long... Heureusement, j'ai quelques visites touristiques de Mauléon programmées dans ma deuxième semaine. »

Je ne sais pas si l'expérience Territoires zéro chômeur de longue durée fera la preuve de sa viabilité économique. Mais une chose est sûre, les personnes que j'ai rencontrées aujourd'hui se sont toutes, d'une manière ou d'une autre, estimées « sauvées » par cette initiative. Ce sont les rescapés de Mauléon, et ils sont plus de 2 millions en France à attendre, non pas des allocations, mais la simple dignité de refaire partie de la société.

1. ATD Quart-Monde, Le Secours Catholique, Emmaüs France, La Fédération des Acteurs de la Solidarité et le Pacte Civique.



L'atelier de couture

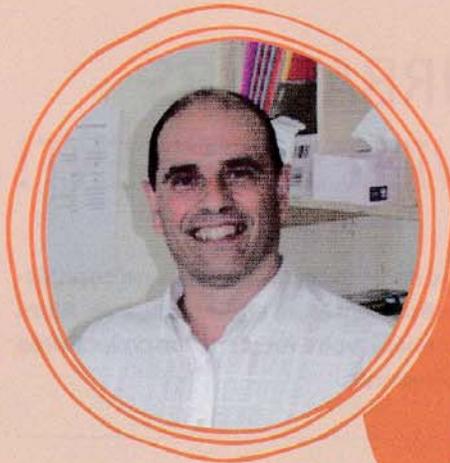


Porte-tablettes



Miaou

CHAT EN TISSU :
Petit format : 8€ TTC
Grand format : 12€ TTC



INTERVIEW DE THIERRY PAIN, DIRECTEUR DE L'ESIAM

Ancien DRH, Thierry Pain a pris la direction de l'Esiam. Il nous livre ses premières impressions depuis le lancement de l'aventure en janvier dernier.

Quel est votre rôle ?

Expérimenter. On me dit souvent : « Ça ne marchera jamais votre truc ». Mais ce n'est pas mon objectif ! Je suis là pour démontrer à quel prix cela peut fonctionner. Combien il faut mettre sur la table ? Est-ce qu'un simple transfert de coût suffit ? Quels sont les gains potentiels ? Et puis je dois prouver que les postulats de départ tels que : tout le monde a envie de travailler ou nul n'est inemployable, sont valides. Au bout de cinq ans, s'il reste des chômeurs de longue durée sur le territoire, qu'est-ce que cela voudra dire ? Cela va aussi permettre d'avoir une compréhension plus fine des causes du chômage.

Avez-vous fixé des objectifs de chiffre d'affaires à vos employés ?

Nous sommes en train de le faire.

Mais quelque part, la véritable question porte sur le prix de l'exhaustivité. Je m'explique. Le Sud se réveille une fois tous les 3 ans quand un grand feu vient ravager ses forêts. Le problème pourrait largement être contenu si elles étaient mieux désherbées ou surveillées. Si on crée une EBE avec des gens qui s'en occupent, quel en est le coût ? Quel en est le bénéfice ? Et in fine : combien coûte un hectare de forêt ? Une réflexion globale est à mener.

L'Esiam est-elle une porte ouverte vers un emploi dans le secteur marchand ?

Nous ne sommes pas une entreprise d'insertion. Mais nous avons l'obligation d'être en veille sur le marché et, si possible, d'aller vers l'entreprise marchande. Un employé de l'Esiam a la possibilité d'effectuer ses 3 mois d'essai en entreprise et de revenir si cela ne fonctionne pas. On constate aussi que nous contribuons à changer le regard que portent les entreprises sur nos salariés. On les rend plus « sexy ».

Êtes-vous plus indulgents avec vos employés qu'une entreprise classique ?

Nous ne sommes pas plus indulgents, mais plus patients. Le degré d'exigence est le même, mais nous leur laissons le temps de sortir de la spirale de l'échec.

Quelles sont les difficultés principales que vous rencontrez ?

La principale difficulté est que nous avançons à marche forcée. On attend de nous du reporting, etc.. Mais quelle entreprise a une croissance comme la nôtre avec près de 50 salariés au bout de 6 mois d'existence ? Il faut nous laisser un peu de temps. Je pense que nous nous sommes également lancés un peu vite : le travail en amont ne nous a pas permis de capitaliser et de nous donner le temps d'expérimenter. Le travail d'animation de comité local a aussi été sous-estimé. Enfin, nous attendons encore des promesses de financement qui tardent à arriver, mais qui sont indispensables pour aller au bout de notre démarche.